



HAL
open science

Applications / implications : des réflexions et des pratiques différentes en fonction des (sous)disciplines ?

Isabelle Léglise, Emmanuelle Canut

► To cite this version:

Isabelle Léglise, Emmanuelle Canut. Applications / implications : des réflexions et des pratiques différentes en fonction des (sous)disciplines ?. en co-édition avec le LESCLaP-CEP-CERCLL (EA 4283) ; sous la direction d'Isabelle Pierozak et Jean-Michel Eloy. Intervenir : appliquer, s'impliquer ? / Ve Colloque international du RFS, Amiens, 13-15 juin 2007, l'Harmattan, pp.63-72, 2009. hal-00523599

HAL Id: hal-00523599

<https://hal.science/hal-00523599>

Submitted on 9 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

APPLICATIONS / IMPLICATIONS : DES REFLEXIONS ET DES PRATIQUES DIFFERENTES EN FONCTION DES (SOUS)DISCIPLINES ?¹

Introduction

L'objet de notre contribution est de présenter et poursuivre la réflexion issue de six années d'existence du réseau « Applications et Implications en Sciences du Langage » (AISL). Face à la pluralité d'objets, de méthodes et de cadres théoriques en Sciences du langage (SDL), qui s'accompagnent d'une pluralité de positionnements (par rapport au terrain et aux données) et d'applications possibles, ce réseau s'était fixé pour objectifs de favoriser les échanges de compétences (entre disciplines des SDL, entre communauté scientifique et monde professionnel) et de constituer un lieu de réflexion sur les pratiques professionnelles et les interventions de chacun. Par-delà les différences qui existent entre les domaines d'études et les cadres d'analyse adoptés, nous avons identifié un certain nombre de questions communes, inhérentes soit à des recherches résolument « appliquées », soit à des recherches où pour une raison ou une autre les chercheurs sont confrontés à un terrain, à des informateurs, à des acteurs sociaux, voire à une demande sociale ou une commande particulière. Les journées d'études organisées par le réseau en 2002, 2003 et 2004 ont permis de discuter de questions d'ordre épistémologique et méthodologique, en particulier :

- la posture du chercheur, par rapport à son terrain, à la constitution des données, à ses informateurs ;

¹ Isabelle Léglise, CNRS – CELIA et Emmanuelle Canut, Nancy Université – ATILF.

- les changements induits ou produits par le travail de recherche : sur les objets de recherche, sur la situation sociale, sur les interlocuteurs, etc. ;
- l'appropriation des résultats de la recherche par les locuteurs, les acteurs du terrain ou les éventuels commanditaires si la recherche répondait à une demande sociale ou institutionnelle.

Nous écrivions que, s'il existe en France une réflexion de longue date sur les possibles « applications » des SDL (qui inclue la discussion sur les dérives de l'applicationnisme au détriment d'une co-construction du sens avec les acteurs sur le terrain), en revanche les postures du chercheur « impliqué » nous semblent moins discutées : que fait-on lorsqu'on intervient, lorsqu'on récupère des données, lorsqu'on propose un retour aux acteurs, lorsqu'on transmet des résultats, lorsqu'on enseigne, lorsqu'on conseille, lorsqu'on expertise ? Il apparaît aujourd'hui d'autant plus fondamental de répondre à ces questions que nous sommes de plus en plus sollicités par différents professionnels et institutions pour des formations, des recherche-actions, des missions de conseil ou des expertises.

Nous avons souhaité développer ici les enjeux et conséquences de l'application/implication et de l'intervention en contrastant l'état de la réflexion en sociolinguistique avec celui de disciplines qui lui sont en partie liées, en particulier la didactique et la linguistique de l'acquisition, l'analyse du discours ou encore la (socio)terminologie. Pour cela, nous partirons des limites repérées dans les différentes contributions aux deux ouvrages publiés en 2006 par le réseau (Canut et al., 2006, Léglise et al., 2006).

En sociolinguistique

D'un certain point de vue, le champ sociolinguistique français devrait se trouver assez (ou le plus) armé pour discuter de questions d'applications et d'implications. Une réflexion existe de longue date dans ce champ disciplinaire sur la posture du chercheur sur son terrain (paradoxe de l'observateur, observation participante, positions ethnométhologiques) et les

recherches ont souvent un versant, un but ou un usage « appliqué » ou « socialement utile » (aménagement linguistique, politique linguistique éducative, etc.). Par ailleurs, certains champs de recherche ont insisté sur les particularités de travaux menés dans un environnement institutionnellement contraint (enjeux, nécessité d'un retour aux acteurs etc.) notamment dans le champ *Langage et Travail* (Borzeix et Fraenkel, 2001). Des propositions ont été faites, par les uns ou par les autres ces dernières années (entre autres, Mondada, 1998, Blanchet, 2000, Léglise, 2000) et si nous avons tenté – comme d'autres lors des colloques du RFS (cf. notamment Billiez, 2003) – d'insuffler des débats, le constat que l'on en tire, à ce jour, est relativement pessimiste.

A lire les contributions des jeunes chercheurs intéressés par ces questions, on retrouve les questions de toujours (paradoxes de l'observation et biais des enquêtes), des positions intéressantes sont parfois convoquées, telles celle de Devereux (1980), mais on ne note pas un renouvellement des pratiques ni l'abandon de certaines « naïvetés » du linguiste intervenant. Toutefois, étant données les exigences universitaires d'une part et l'état des formations de l'autre – qui n'abordent pas ces questions – comment pourrait-il en être autrement ?

En didactique et linguistique de l'acquisition

Le rejet de l'« applicationnisme » a vu émerger d'autres réflexions sur la façon d'aborder le terrain et de se positionner par rapport aux acteurs de ce terrain (cf. Rosen in Léglise et al. 2006). En linguistique de l'acquisition, l'implication du chercheur comme acteur pour mieux rendre compte des données (expériences que l'on peut qualifier de recherche-action-formation ou de recherche participative) est même revendiquée. Néanmoins, cette implication peut prendre différentes formes et se faire à différents degrés et ne doit pas cacher le fait qu'il reste du chemin à parcourir pour asseoir cette réflexion (Canut et al. 2006). Plusieurs limites ont été soulignées, notamment sur le plan théorique (cadres figés, non explicitation des concepts linguistiques) et méthodologique (que faut-il observer,

comment observer ?). Des questions se posent également sur le plan de la finalité de la recherche (bénéfice financier vs. bénéfice institutionnel : faire avancer la recherche pour la reconnaissance de son travail personnel ou celle de son équipe, bénéfice « militantiste » : prouver une théorie, ou bénéfice « didactique » : aider les praticiens). Les travaux n'explicitent pas toujours et clairement la question de l'implication, voire n'y font pas allusion et ne mesurent pas toujours les conséquences de cette implication dans l'explication même des résultats de la recherche. Comme si l'implication était la nature même de l'activité de recherche ou comme si elle allait de soi.

Par ailleurs, une discipline comme la didactique (au sens le plus large de transmission et d'appropriation des savoirs et savoirs-faire) s'inscrit dans des contextes institutionnels bien délimités dans lesquels évoluent différents acteurs (élèves, enseignants, étudiants, apprenants, formateurs, parents, éducateurs, partenaires politiques et académiques...). Il est donc nécessaire, plus encore que dans n'importe quelle autre discipline des sciences du langage, d'inclure les acteurs dans la réflexion sur l'implication : qui sont les acteurs en présence ? Quels sont leurs objectifs propres et ceux qu'on leur assigne (programmes, textes, prescriptions etc.) ? Il est en effet nécessaire de cerner précisément, en lien avec cette analyse, et au-delà du simple problème épistémologique, au-delà d'une simple description de ce qui va ou ne va pas, à qui et à quoi va servir le travail.

Enfin, si une prise de distance par rapport à nos pratiques de chercheurs semble inévitable pour mieux mesurer les retombées de la recherche, plus globalement c'est aussi la visibilité des sciences du langage par rapport aux autres disciplines (sciences de l'éducation, orthophonie, pédagogie ...) et face au grand public qui est en cause, avec une difficulté de diffusion des savoirs auprès des praticiens et professionnels de l'enfance et un manque de dialogue entre professionnels, chercheurs et institutions.

En analyse de discours

La position exprimée majoritairement par les contributions et par Olga Galatanu, en introduction de la partie consacrée aux travaux en analyse de discours, amène à considérer l'Analyse de Discours (AD) comme un instrument « au service » du linguiste se penchant sur des productions langagières particulières, en particulier au service de la sémantique (la sémantique étant définie comme fondamentale *vs.* une AD appliquée). D'autre part, cette position amène à envisager une implication possible de l'AD par rapport aux autres sciences sociales. Pour intéressante qu'elle soit – en particulier parce qu'elle permet de répondre favorablement à un certain nombre de demandes émanant d'autres disciplines comme de différents professionnels (et les témoignages des jeunes chercheurs s'en font l'écho) – cette conception tend à instrumentaliser une certaine pratique de l'AD Linguistique. Le sens de « discours » est ici plutôt pris dans son acception commune, sans l'épaisseur constitutive du terme.

Les questions d'implication qui se posent aux jeunes chercheurs analystes concernent de ce fait (si elles sont explicitées) des problèmes de positionnement entre démarche applicative, sur objectif, et démarche « scientifique ». On ne peut, de ce fait, que rejoindre les regrets que nous évoquions dans la partie sociolinguistique...

En lexicographie et socio-terminologie

Dans ces disciplines, souvent conçues comme « appliquées », la réflexion que nous avons contribué à entamer sur applications/implications semble induire un renouvellement vis-à-vis de postures de recherche résolument « applicationnistes ». En effet, la recherche « doit bénéficier à des acteurs du terrain. La difficulté de leur positionnement vient du fait que les usagers de leur travail (étudiants, traducteurs, linguistes etc.) ne sont pas les commanditaires, et que ces derniers ont leurs rationalités propres. Il faut bien entendu rechercher les contrats et les honorer, non seulement parce que l'élaboration et la maintenance de données terminologiques

demandent des ressources financières, mais aussi parce que la contribution à un projet international, quand bien même ce serait une usine à gaz [...] est toujours productive. [...] Car il ne suffit pas de clarifier le statut épistémologique de la terminologie, même si c'est vital ; encore faut-il assumer *pleinement sa fonction sociale, qui est de produire des résultats intermédiaires* pour la traduction, l'enseignement, la lexicographie, la rédaction technique, l'aménagement linguistique et la documentation. » (Lerat in Léglise et al. 2006, 226-227). Est-ce à dire que la terminologie servirait de pont entre les connaissances générales et les connaissances sur la langue – triangle dans lequel la question sur l'implication – voire celle sur l'application – se dissoudrait ?

Réflexions transversales

On rejoint ici le constat (Léglise, 1997 & 2000) qu'un certain nombre d'interventions ayant des effets – en particulier sur le social – sont réalisées par des spécialistes des sciences du langage. Ces dernières proviennent de pratiques individuelles (réponses à des « demandes sociales », réponses à des appels d'offres, activités de conseil, d'expertise etc.), qu'elles soient rémunérées ou non. À côté de cet interventionnisme de fait, les SDL dans leur majorité prônent un certain non-interventionnisme scientifique et n'ont pas entamé de réelle discussion sur ces pratiques individuelles.

Or, elles posent un certain nombre de questions qui renvoient, pour certaines, à des problèmes plus généraux tels que, en linguistique de terrain, le rapport du chercheur à son terrain – ce dernier étant généralement abordé plus sous l'angle de la limitation de biais d'enquêtes qu'en reconnaissant l'implication des chercheurs sur leur terrain. Alors que d'autres disciplines, telles que la psychologie, sont devenues interventionnistes au cours de ces dernières décennies, se pose également la question de savoir quelles pratiques linguistiques peuvent être considérées comme des interventions.

On a dans la réalité différents types de positions instanciables en tant que linguiste intervenant : expert, guide,

médiateur, personne ressource, chercheur mettant ses connaissances à disposition d'un nouveau problème, à disposition d'acteurs avec lesquels construire des interprétations, avec ou sans garantie de changements, d'amélioration.

Les journées d'étude de l' AISL ont confirmé que chaque chercheur situe sa propre implication en fonction des rôles et des fonctions qui lui sont assignés. Pour les disciplines qui nécessitent un « terrain » (plus qu'un laboratoire), on peut distinguer au moins deux grandes positions :

- 1) Le chercheur répond à une commande : il entreprend un travail spécifique rémunéré par un organisme extérieur (comme un conseil régional, une municipalité, une entreprise privée). Il s'agit d'une « application » de la recherche (projet « politique » lié à la formation de professionnels, la réalisation de référentiels, d'outils...). Le chercheur s'appuie sur les connaissances du domaine pour répondre à des questions issues du terrain. La mise en place du projet a pu faire l'objet de négociations entre les différents partenaires.
- 2) Le chercheur (isolément ou en équipe) est son propre commanditaire : il entreprend de lui-même de travailler sur un terrain pour chercher des réponses à une problématique qu'il s'est lui-même posée (projet plus « scientifique »).

Ces deux positions ont actuellement tendance à se rapprocher du fait de la politique actuelle de la recherche (projets de thèses pré-établis par les équipes de recherche, effets des réponses à appels à projets de l'ANR par exemple, pilotage de la recherche par diverses institutions au travers d'appels d'offres etc.).

Quelles que soient les positions instanciées/revendiquées, deux postures sont « tenables » en fonction du souhait d'objectivité (et du souhait d'objectivation de l'implication) par rapport au terrain :

Dans le premier cas de figure :

- Le chercheur s'implique – plutôt moins que plus – sur le terrain : organisation et mise en place du projet, participation indirecte au recueil de données, élaboration de grilles d'analyse. Dans ce cas, le chercheur part de ses propres connaissances théoriques et méthodologiques, il peut être en position d'expert.
- Ou bien le chercheur est acteur du recueil de données et son implication directe dans le recueil de données est le début d'une réflexion collective, point de départ d'une recherche « coopérative ». Il combine les connaissances issues du terrain et les siennes propres, il est engagé dans la production de connaissances ou de descriptions de données. Le chercheur peut tenter de s'effacer en grande partie, lorsqu'il s'affiche comme médiateur d'une réflexion collective, partant avant tout des connaissances des acteurs.

Dans le deuxième cas de figure :

- il utilise le terrain pour recueillir des données mais ne travaille pas sur le terrain. Ce terrain ne lui est d'ailleurs pas familier (il est « novice », « étranger »). Son implication est limitée au recueil de données et à l'élaboration de grilles d'analyse (recherche appliquée stricte).
- il est lui-même acteur sur le terrain (il a une double casquette de praticien et chercheur), soit parce qu'il est déjà immergé dans le milieu qu'il observe (de par sa profession), soit parce qu'il décide de s'immerger dans le milieu qu'il cherche à observer.

D'un certain point de vue, on rejoint ici deux postures face à l'objet de recherche (surplombante *vs.* embedded-impliquée) qui renvoie au débat qu'un certain nombre de disciplines connaissent, entre macro- appréhension des phénomènes et ethnométhodes.

Quelques propositions

Nous voudrions proposer au débat trois pistes concernant d'une part les risques de l'applicationnisme irraisonné, d'autre part un outillage de nos interventions, nos façons de faire, nos façons d'être (afin d'être moins naïfs) et enfin, une exhortation à sortir du cloisonnement disciplinaire à l'intérieur des sciences du langage comme entre SDL et autres sciences humaines et sociales, en poursuivant une réflexion épistémologique.

1. Applicationnisme et instrumentalisation

Lors d'interventions, des connaissances issues de nos disciplines peuvent-elles, seules, permettre d'apporter des réponses aux acteurs du terrain ou à un commanditaire extérieur ? Il semblerait qu'un dialogue interdisciplinaire soit la plupart du temps nécessaire avant de pouvoir répondre. Mais alors, comment, dans ce dialogue interdisciplinaire, le linguiste peut-il échapper à l'instrumentalisation de ses connaissances et analyses, au profit d'une co-construction ?

2. Des propositions à l'égard d'une certaine naïveté

Léglise (2000) proposait, en s'appuyant sur une réflexion épistémologique engagée dans d'autres disciplines, et notamment en ergonomie, d'entamer une réelle discussion concernant la « demande » faite aux linguistes, qui justifie souvent leurs interventions, le nécessaire travail de cette demande, son « instruction », et les changements induits par ces interventions – en distinguant leurs résultats, leurs effets et leurs enjeux. Cela nous semble, plus que jamais, d'actualité.

Au-delà des aspects terminologiques (*appliqué* vs. *impliqué*) et des différences méthodologiques (en lien avec la cohérence de l'articulation théorie-méthodologie et la visée du travail), c'est plutôt une véritable prise de conscience de son objet (l'avoir cerné) et des objectifs attendus par le chercheur et/ou ceux de son « commanditaire » qui importe. Mais cette prise de conscience ne doit pas masquer le fait que, ce qui fait souvent avancer la recherche et permet de mieux cerner son terrain,

c'est la prise en compte de l'adéquation des objectifs avec les attentes des différents acteurs et du type d'implication du chercheur en tant qu'il influence l'analyse.

3. Cloisonnement disciplinaire et réflexion épistémologique

On l'a compris, c'est vers une réflexion épistémologique que l'on tend. Or, celle-ci est propre à chaque discipline. Il faudrait pouvoir interroger l'implication du chercheur sur son terrain en insérant cette question plus globalement dans l'histoire des sciences. Une piste serait peut-être de s'appuyer sur la réflexion en cours en recherche qualitative (*cf.* Association pour la Recherche Qualitative etc.) ou sur des propositions théoriques permettant de sortir du débat classique macro vs. ethnométhodes (*cf.* notamment Achard, 1993, sur la déconstruction des points de vue de l'analyste).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ACHARD P., 1993, *La sociologie du langage*, PUF, Paris.
- BILLIEZ J., 2003 (Ed.), *Contacts de langues. Modèles, typologies, interventions*, L'Harmattan, Paris.
- BLANCHET P., 2000, *Linguistique de terrain, méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.
- BORZEIX A. & FRAENKEL B., 2001 (Eds.), *Langage et Travail*, CNRS Editions, Paris.
- CANUT E., ANDRE V. & ADAMI H., 2006 (Eds.), *Acquisition : implications didactiques*, MELANGES 29, CRAPEL, Université Nancy 2.
- DEVEREUX G., 1980, *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Aubier, Paris.
- LEGLISE I., 1997, « Intervention linguistique : théorie, pratique et intérêt dans le cadre de l'analyse de l'activité » dans LINX 37, 169-182.
- LEGLISE I., 2000, « Quand les linguistes interviennent : écueils et enjeux » dans REVUE FRANÇAISE DE LINGUISTIQUE APPLIQUEE, 2000-IV, 5-13.

-
- LEGLISE I., CANUT E., DESMET I. & GARRIC N., 2006 (Eds.),
Applications et implications en sciences du langage,
L'Harmattan, Paris.
- MONDADA L., 1998, « Technologies et interactions dans la
fabrication du terrain du linguiste » dans CAHIERS DE L'ILSL
10, 39-68.